

LE PRIX LITTÉRAIRE SPAVER22

Le prix littéraire SpaVer22 a vocation à couronner une œuvre littéraire sur **manuscrit inédit et anonyme**, d'un écrivain de langue française ayant pour thème central la maladie, quelle qu'elle soit. Le prix littéraire a lieu tous les deux ans (année paire).

SpaVer22 est une association nationale reconnue d'intérêt général, médaillée par l'Assemblée nationale. Elle soutient et accompagne les personnes atteintes de spondylarthrite, de polyarthrite et de la maladie de Verneuil ainsi que leurs proches et les aidants.

Le jury du « Prix SPAVER22 » est placé sous la présidence de l'association SPAVER22, la présidence d'honneur d'un membre du comité scientifique et médical de l'association, ainsi que du représentant de BLH Éditions.

Le jury est composé de quinze personnalités remplissant des fonctions ou ayant eu une activité leur permettant de porter une appréciation qualifiée sur les œuvres sélectionnées — patients, médecins, paramédicaux, politiques, écrivains, journalistes... — dont l'action et/ou la compétence témoigne(nt) d'une connaissance et d'un intérêt pour le monde de la santé.

- Les manuscrits doivent être adressés avant le 15 décembre ;

- Par messagerie électronique uniquement, format PDF, à l'adresse : prixspaver22@gmail.com ;

- Le manuscrit ne doit comporter aucune autre mention que le titre envisagé de l'œuvre ;

- L'envoi du manuscrit doit être accompagné d'un second document où l'auteur(e) indique : son nom, l'ensemble de ses coordonnées, âge et profession ;

- Toute demande de renseignement est à adresser au secrétariat du Prix : prixspaver22@gmail.com

LES IMAGES
FUNESTES



Cet ouvrage est une pure fiction. L’histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l’intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n’autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l’article L.122-5, d’une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d’autre part, sous réserve du nom de l’auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d’information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2026
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

IMPRIMÉ EN BRETAGNE



Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : mai 2026

ISBN : 978-2-490892-66-2 (broché)

ISBN : 978-2-490892-67-9 (e-book)

AZHAR MEERUN

LES IMAGES
FUNESTES



PARTIE I
Les ombres

Prologue

L'hôtel est silencieux.

Un silence épais, presque solide, qui colle aux murs rouge foncé et blanc. Les couloirs semblent interminables, alignant leurs portes identiques comme une suite de masques fermés. Chaque pas que je fais résonne trop fort, un claquement sec qui se répète et disparaît aussitôt, avalé par le vide. Ici, tout semble suspendu, hors du monde.

L'endroit est vieillot, presque oublié. La moquette usée garde l'odeur rance d'humidité et de poussière. Le papier peint se décolle par endroits, révélant des taches sombres, comme des cicatrices mal refermées. C'est un lieu que personne ne choisit vraiment. On y échoue, on s'y cache, on s'y perd. Et c'est précisément pour cela qu'il est parfait.

La clé tourne dans la serrure avec un grincement. La porte s'ouvre sur une chambre étroite, éclairée par une lumière pâle qui filtre à travers un rideau grisâtre. Le lit, banal, trône au centre comme une scène. Le plafond taché semble s'incliner, comme s'il voulait écouter. Tout paraît insignifiant, et pourtant, ce lieu devient autel.

Dans mes bras, l'enfant dort. Sa chaleur se répand contre moi, douce et persistante. Son souffle lent caresse ma peau et, à chaque inspiration, je sens mon

cœur se serrer un peu plus. Je la dépose avec précaution sur le lit, comme on dépose une offrande sur une table sacrée. Elle ne bouge pas. Ses paupières closes tremblent à peine, traversées par un rêve que je ne connaîtrai pas. Elle respire.

Je reste un instant penché au-dessus d'elle. La pièce se tait davantage encore, comme si le monde retenait son souffle. Le temps devient liquide, étiré. Le moindre battement de ses cils, le moindre tressaillement de ses doigts prend la force d'un signe. Je pourrais croire à un avertissement. Mais non. Ce n'est pas cela. Ce n'est pas un refus. C'est une invitation.

Je m'approche. Sous mes doigts, je sens le battement discret de son cou, régulier, hypnotique. Chaque pulsation est un tambour ; chaque vibration, une cloche intérieure. C'est une musique qui n'appartient qu'à moi. Le corps n'est plus seulement un corps. Il devient passage. Sacrifice. Promesse.

L'organe que je cherche est là, invisible, dissimulé sous la chaleur, et pourtant, je le vois comme une lumière intérieure, un noyau sacré qui palpite. C'est lui qui m'appelle. C'est lui qui exige. Et tout le reste n'a plus de poids.

Je ferme les yeux. Et dans ce noir, je le sens. Mes cellules vibrent, répondent à celles de l'organe. Une communication muette, profonde, comme si un fil me reliait directement à lui. C'est un chant sourd, un appel irrésistible. L'appel à l'enrichissement. À la délivrance. À la fin de la faim.

Je rouvre les yeux. Le souffle de l'enfant soulève encore sa poitrine. Sa chaleur est si forte qu'elle semble rayonner au-delà du lit. Je tends la main, je sens le rythme obstiné sous la peau fragile de son cou. Je reste immobile, à écouter ce battement. Ce

battement n'est plus seulement le sien : il est aussi le mien.

Le temps se plie. Je me retrouve dans un espace qui n'appartient qu'à moi, entre tendresse et nécessité. Cette enfant... non, il n'y a pas de mots. Les mots trompent. L'instant, lui, est pur. Elle est là, innocente, confiante, et moi, je suis ici, penché sur elle, sachant que tout converge vers ce moment précis.

J'entends encore une voix, minuscule, qui me murmure que c'est impossible, que ce n'est pas moi, que je ne peux pas. Mais, cette voix est noyée, engloutie par une autre, plus vaste, plus profonde. Elle me dit que c'est déjà fait. Que le geste n'est pas un choix, mais une évidence.

Je sais ce que je dois faire. Pas demain. Pas ailleurs. Ici. Maintenant.

1

Être parent

Julie Dardenne était assise sur un banc, dans un parc animé, entourée des rires des autres mères et du tumulte joyeux des enfants. Cela faisait plus de deux heures qu'elle était là à observer, à veiller.

Elle regardait son fils jouer. Il courait, riait, appelait ses copains à grands cris. Il était tout simplement épanoui. Le voir ainsi, insouciant, dans son parc préféré, suffisait à combler Julie. Elle se laissait envahir par cette simple évidence du bonheur.

Elle avait tant rêvé de ces instants suspendus. Chaque éclat de rire de Timéo semblait effacer les épreuves passées. Il était son miracle, son enfant vivant.

Autrefois, ils avaient failli le perdre.

La grossesse s'était déroulée sans accroc. Les échographies, les consultations, les battements rassurants de son cœur dans les haut-parleurs... Tout était normal. Elle et son mari, main dans la main, se projetaient déjà : chambre peinte en bleu ciel, premiers boudes pliés avec soin, prénom murmuré comme une promesse...

Puis, un jour, tout avait basculé.

Une crise d'épilepsie avait terrassé Timéo. Inattendue. Violente.

Son petit corps s'était raidi, ses lèvres avaient viré au violet, puis au gris, avant que sa respiration ne s'interrompe brusquement. L'enfer venait de commencer. Les couloirs glacés des urgences, les nuits d'angoisse, les électroencéphalogrammes, les traitements incertains. Les rechutes. Les heures passées à son chevet, à supplier en silence que ça s'arrête. Qu'il revienne à la maison. Et puis, aussi soudainement que cela avait commencé, les crises avaient disparu.

Les médecins avaient parlé d'un virus. Un seul. Un intrus microscopique qui avait provoqué cette tempête dans leur vie. Julie était devenue maman dans la peur. Mais, aujourd'hui, elle goûtait de nouveau à la simplicité du présent.

Ce matin, Timéo avait réclamé d'aller au parc. Il voulait jouer au ballon avec ses copains, montrer sa nouvelle passe, faire des roulades dans l'herbe. Elle avait dit oui. Il rayonnait.

— Tu penses à quoi, Julie ? demanda Charlotte, en croquant dans une pomme verte.

Julie sursauta légèrement, arrachée à sa léthargie.

Charlotte, comme toujours, n'attendait pas vraiment de réponse. Elle avait ce don pour observer, pour percevoir les failles. Julie se contenta de la regarder, un sourire timide au coin des lèvres, les yeux un peu humides.

— Ça va ? insista Charlotte, une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Ce n'est rien. Des souvenirs qui remontent... murmura Julie.

Charlotte plissa les yeux. Puis, fidèle à elle-même, changea de sujet avec la souplesse d'un chat.

— J'ai quelque chose d'énorme à te raconter ! Tu sais Élise, tu vois qui c'est ?

Julie acquiesça mollement.

— La brune qui travaille dans les assurances, toujours talons aiguilles et brushing impeccable ?

— Voilà ! Eh bien, je suis tombée sur son mari avant-hier, au supermarché du centre.

Charlotte s'interrompt, théâtrale, comme pour laisser monter le suspense.

Julie leva un sourcil, à moitié amusée.

— Et alors ? Il faisait ses courses ?

— Pas que, ma belle, pas que ! Il sortait, bras dessus bras dessous, avec une femme. Une femme que je ne connaissais pas. Pas Élise en tout cas. Et pas sa sœur, j'en suis certaine, j'ai déjà vu sa sœur. Une petite blonde, pas très grande, plutôt discrète.

Julie faillit sourire. Charlotte avait l'œil pour les détails.

— Et tu les as suivis ? demanda-t-elle, en riant doucement.

— Tu me connais... je les ai observés. Pas suivis vraiment, mais j'ai pris mon temps pour payer mes courses, j'ai même fait semblant d'oublier le pain pour repasser dans l'allée centrale.

— Charlotte... souffla Julie, mi-réprobatrice, mi-complice.

Charlotte haussa les épaules.

— Je suis juste curieuse. Et puis tu connais Élise ! Elle passe son temps à flirter avec tout ce qui bouge, même au goûter de l'école. Le prof de tennis, le père du petit Léo... Elle minaude, elle roule des yeux, elle glousse.

— Et son mari ?

— Jusqu'ici, fidèle comme un labrador. Sérieux, réservé. On le voyait presque gêné quand Élise en faisait trop. Mais là... là, je te jure, il avait l'air détendu. Il souriait. Et la blonde, elle riait à ses blagues, ils étaient à l'aise, vraiment proches.

Julie fronça les sourcils.

— Tu crois que... ?

— Au début, je me suis dit : c'est louche. Puis je me suis dit que c'était peut-être une collègue. Mais elle n'avait rien d'une collègue. Elle avait l'air... intime. C'est là que je l'ai reconnue. C'est la caissière de l'Intermarché. Tu vois ? Celle qui a un tatouage sur le poignet.

— Ah, oui, je vois...

Charlotte hocha la tête, sûre d'elle.

— Eh bien, elle. Je les ai vus sortir ensemble, elle portait un petit sac cabas, lui il tenait un sachet en papier kraft. Et elle riait. Un rire franc, pas forcé, pas de façade. Il la regardait comme on regarde quelqu'un qu'on choisit.

— Peut-être qu'il l'a juste raccompagnée... tenta Julie.

Charlotte éclata de rire.

— Julie, ne sois pas naïve. Tu crois qu'il raccompagne toutes les caissières du coin ? Non. Il y avait... quelque chose. Et tu sais quoi ? Pour une fois, ça ne m'a même pas choquée. Peut-être qu'il en avait juste marre d'être le mari d'Élise.

Julie détourna les yeux, le cœur encore agité par l'histoire de Charlotte.

Elle balaya le parc du regard, machinalement.

Timéo. Où était-il ? Elle plissa les yeux. Chercha son tee-shirt rouge, sa silhouette vive... Rien. Un

premier frisson lui parcourut l'échine. Elle se redressa un peu, les mains moites, l'estomac soudain contracté.

— Timéo ? murmura-t-elle.

Pas de réponse.

Elle se leva d'un bond, les yeux écarquillés, la gorge déjà serrée. Le monde autour d'elle continua à vivre comme si de rien n'était. Les enfants criaient, les mères discutaient, le vent chantait doucement dans les feuilles. Mais, pour elle, tout s'était déjà arrêté.

— Timéo ! appela-t-elle plus fort, sa voix brisée par l'angoisse.

Son regard fouillait les moindres recoins du parc. Le toboggan. Le bac à sable. Le petit pont en bois. Derrière les buissons. Sous le toboggan. Rien. Elle se mit à courir. Ses jambes fléchissaient à chaque pas, son souffle était court, ses pensées s'emballaient. Elle l'appelait, encore et encore, sa voix montant dans les aigus, déraillant.

— TIMÉO !

Les visages se tournaient, les mères s'interrompaient. Un ballon rebondit près d'elle. Pas le sien. Pas celui de Timéo. Elle tourna en rond, trébucha presque sur une racine, regarda vers la sortie du parc. Fermée ? Ouverte ? Elle ne savait plus. Elle ne voyait plus. Tout se brouillait. Son cœur battait si fort qu'il cognait dans ses tempes. Une douleur sourde, mécanique. L'air manquait. Son ventre se creusait, comme transpercé.

Et là... Là, posé sur l'herbe, à quelques pas d'un banc en pierre... Un ballon rouge. Celui de Timéo. Seul. Immobile. Comme abandonné. Julie s'approcha lentement. Ses genoux tremblaient. Elle avait l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds.

Aucune trace de Timéo autour. Aucun rire. Aucune voix.

— Non... Non... Non... suffoquait-elle, tremblante.

Sa main se porta instinctivement à sa poitrine, comme pour empêcher son cœur d'en jaillir. Timéo n'était plus là. Et le silence lui hurla sa plus grande peur.

2

Le passé

La porte se referma doucement, dans un froissement discret.

— À dans six mois, Paige, dit Léonard avec une douceur qu'il réservait à peu de monde.

Paige répondit d'un hochement de tête, ses yeux clairs plus lumineux qu'à son arrivée. Ses cheveux châtain clair frôlaient ses épaules tandis qu'elle se levait. À ses côtés, Zoé, cinq ans, serrait son doudou contre elle. Adorable et bavarde, elle avait cette façon charmante de remplir les silences d'une insouciance qui allégeait tout.

Quand la poignée se relâcha, Léonard resta un instant immobile, les mains dans les poches de sa blouse, le regard perdu dans le vide. Un silence doux flottait dans la salle, seulement troublé par le tic-tac de l'horloge.

Paige. Trente-deux ans. Un an plus tôt, on lui avait découvert un cancer colorectal alors qu'elle portait Zoé depuis quelques semaines. Elle avait été opérée très tôt durant la grossesse, ce qui lui avait permis d'aller jusqu'au bout. Mais, quelques mois plus tard, le couperet était tombé : des métastases au foie.

La chimiothérapie avait permis de réduire le nombre des tumeurs, mais sept d'entre elles restaient, résistantes. Elle ne voulait plus entendre parler de chirurgie. L'opération digestive subie pendant sa grossesse l'avait marquée à vie. Alors, Léonard avait tenté une autre voie, moins invasive, plus ciblée. Il avait réussi à brûler les tumeurs, mais la situation avait mal tourné.

Un saignement interne massif avait menacé de l'emporter. L'hématome se formait dans le silence, étouffant son foie, alors que ses constantes s'effondraient. Léonard s'était battu des heures pour stopper l'hémorragie. Il l'avait sauvée, mais au prix de jours interminables en soins intensifs. Et pendant ce temps, dans les couloirs, Zoé attendait, sa petite voix lui demandant :

— Ma maman me manque. Est-ce qu'elle va mourir, docteur ?

Cette question l'avait transpercé. Elle le hanterait pour toujours.

Paige, pourtant, ne lui avait jamais reproché ce choix. Elle savait qu'elle lui devait sa vie. Leur lien s'était forgé, là, dans l'épreuve et la peur. Aujourd'hui, elle allait bien, ses analyses étaient parfaites. Mais, cette confiance portait la trace de la mort frôlée.

Juste avant de partir, elle s'était arrêtée, hésitante :

— J'ai parlé de vous à un ami, avait-elle dit doucement. Mon ancien patron. Charles Vernet. Il a mal au ventre depuis des semaines, mais il ne se plaint jamais. C'est quelqu'un de bien... très humain. Il m'a soutenue pendant ma maladie, plus qu'un simple patron. Il a même proposé de garder Zoé parfois.

Léonard était resté silencieux. Le nom avait fait naître une impression étrange, un vertige fugace qui s'évapora aussitôt.

— Je lui ai dit de venir vous voir, avait-elle ajouté. Vous l'aimerez bien. Je crois... qu'il a besoin d'aide.

Cette fois, Léonard avait hoché la tête, mais son regard était resté suspendu quelques secondes de trop. Il n'avait pas compris, pas encore, que tout allait bientôt basculer.

Resté seul, il se laissa tomber dans son fauteuil. Souvent, il repensait à ce qui l'avait conduit là. Dix ans plus tôt, sa cousine était morte d'une tumeur cérébrale, laissant deux enfants. À l'époque, il n'était qu'un étudiant impuissant. Cette douleur avait forgé sa vocation. Radiologie pour voir, oncologie pour agir.

Désormais, chaque patient était plus qu'un dossier : une vie confiée à ses mains, une histoire suspendue à ses gestes.

Et Léonard savait qu'il n'y avait pas de victoire sans cicatrices.

3

La rencontre

Charles referma la porte de son appartement dans un cliquetis feutré. L'immeuble, situé dans une ruelle calme du centre-ville, semblait encore assoupi malgré l'heure avancée. Le matin était froid, humide et un léger brouillard flottait au-dessus du bitume. Il descendit les marches d'un pas assuré, sans jamais se presser. Il avait cette manière tranquille d'occuper l'espace, sans arrogance, avec une élégance naturelle qui attirait l'attention sans jamais la réclamer. Grand, les épaules droites, Charles arborait un manteau de laine sombre qui épousait en tous points sa silhouette élancée. Ses cheveux bruns, soigneusement coiffés en arrière, luisaient légèrement sous l'effet de la brume matinale. Chaque détail de son apparence semblait maîtrisé : le nœud de son écharpe, la montre discrète à son poignet, la propreté irréprochable de ses chaussures en cuir.

Mais, ce n'était pas tant son apparence qui marquait. C'était ce sourire rêveur, presque tendre, qu'il affichait en permanence — comme s'il pensait à autre chose, à quelqu'un d'autre. Un sourire doux, qui contrastait avec la profondeur insondable de ses yeux bruns. Il dégageait une impression rare de gentillesse

mêlée à une légère tristesse, un mélange d'humanité et de mystère.

Charles marcha d'un pas régulier, le long des rues animées du centre. Il avait toujours préféré marcher. Cela lui permettait de réfléchir, d'anticiper. Il avait pris congé ce matin-là pour honorer un rendez-vous important : une consultation avec un spécialiste que Paige, son ancienne employée, lui avait chaudement recommandé.

— Tu verras, c'est quelqu'un de bien, lui avait-elle dit.

Charles n'avait pas l'habitude de se plaindre. Les douleurs au ventre étaient récentes, sourdes, tenaces. Il n'en avait d'abord parlé à personne. Puis, un soir, alors qu'il raccompagnait Zoé et sa fille, Rose, après l'école, Paige l'avait regardé longuement.

— Tu vas bien, Charles ? Tu as l'air pâle.

Et il avait fini par se confier. À demi-mot. Elle avait insisté pour qu'il prenne rendez-vous avec le docteur Léonard.

En approchant du bâtiment aux vitres teintées, il inspira profondément, redressa le col de son manteau, et franchit la porte du bureau de consultation. Charles s'installa dans la salle d'attente, laissant son manteau retomber sur ses genoux dans un pli soigneusement ajusté. Autour de lui, le calme. Un silence cotonneux, ponctué par le bruissement des pages d'un magazine froissé qu'une vieille dame lisait un peu plus loin.

Il jeta un œil distrait aux murs. La décoration était simple, apaisante. Des teintes claires, des tableaux abstraits aux couleurs douces. Et là, juste en face de lui, encadrée avec soin, une citation en lettres cursives, soigneusement calligraphiées : *La vie n'est pas*

d'attendre que l'orage passe, mais d'apprendre à danser sous la pluie.

Il la lut une première fois sans y prêter attention, puis y revint, inconsciemment. Une phrase souvent vue, sans doute. Mais, ce matin-là, elle résonna autrement dans son esprit. Peut-être parce qu'il ne savait plus s'il était encore sous la pluie ou déjà sous l'orage.

Il se pencha légèrement en avant, les coudes sur les genoux, les mains jointes. Il avait de plus en plus de mal à manger. La douleur, parfois sourde, parfois vive, revenait chaque nuit. Ce n'était peut-être rien. Mais, il sentait, au fond de lui, que quelque chose s'annonçait.

Une enfant rit quelque part, derrière la cloison. Un rire cristallin, fugitif, qui lui rappela sa propre fille. Il sourit malgré lui. Le sourire doux des pères inquiets. Son regard se perdit dans le vide. L'image revint, aussi vive que douloureuse. Sa femme. Brune, la peau claire, les yeux sombres et profonds. Elle avait cette façon de le regarder qui le forçait à devenir la meilleure version de lui-même. Jamais de jugement, seulement une exigence douce, une foi tranquille en ce qu'il pouvait être.

Ils s'étaient connus jeunes, aimés vite, aimés fort. Ils avaient vécu de ces années pleines, gourmandes, où tout semble possible. Leurs voyages, leurs rires, leurs soirées à refaire le monde, les lectures partagées. Et cette tendresse quotidienne, cette complicité sans mots, qui faisait leur force.

Le jour où elle lui avait annoncé sa grossesse, il s'était senti traversé d'une lumière nouvelle. Quand l'échographie avait révélé le sexe du bébé, une petite fille, il l'avait prise dans ses bras, le cœur chaviré. Ils

avaient pleuré. De joie, d'amour, d'avenir. Et puis... le drame.

Un accouchement qui avait commencé dans l'excitation fébrile, les valises prêtes, le sourire aux lèvres. Puis le silence. Le personnel en alerte. Les regards fuyants. Une hémorragie massive au moment de la délivrance. Il n'avait pas tout compris, mais il avait vu le sang, les chariots qui roulent, les portes qui claquent, les minutes qui s'égrènent trop lentement, trop vite.

Elle n'était jamais revenue. Il était resté seul avec ce petit corps endormi sur sa poitrine. Sa fille. Leur fille. Rose. Celle qu'ils avaient attendue, rêvée. Elle n'avait jamais connu sa mère. Il n'avait jamais vraiment fait le deuil. Juste appris à avancer. Pour elle. Il releva les yeux vers la citation. Cette fois, il la lut à voix basse.

— Danser sous la pluie...

La porte de la salle d'attente s'ouvrit doucement. Une secrétaire au regard bienveillant s'avança dans l'embrasure.

— Monsieur Charles Vernet ? Le docteur Léonard va vous recevoir.

Il se souvenait que Paige lui en avait parlé, un soir, presque en passant.

— Il préfère qu'on l'appelle Léonard, avait-elle dit.

Elle avait souri en le disant, comme on sourit de ces petites bizarreries qui finissent par toucher. Ce médecin, si rigoureux, si calme, refusait les « *Docteur Untel* » et les « *Monsieur le spécialiste* ». Il tenait à son prénom, disait que c'était plus simple, plus vrai. Qu'entre un patient et un soignant, il n'y avait pas besoin d'armure, juste un peu de confiance.

Charles n'y avait pas prêté attention à l'époque. Mais, maintenant, ça lui revenait. Ce prénom, Léonard, qu'elle prononçait avec un mélange d'affection et de respect. Il comprenait mieux, peut-être. L'homme derrière la blouse. Le choix de rester accessible, humain, dans un monde de chiffres, de diagnostics, de frontières glacées entre ceux qui savent et ceux qui espèrent.

Il se leva, inspira profondément, et suivit la secrétaire. Sans le savoir, il venait de franchir la première porte.

4

Première consultation

Léonard lui serra la main avec cette chaleur calme qui désarmait d'emblée la plupart des patients. Son regard franc, mais mesuré, croisa celui de Charles l'espace d'une seconde. Pas de surjeu, pas d'autorité déplacée. Juste un homme face à un autre.

— Bonjour, asseyez-vous, je vous en prie.

Charles hochait la tête et s'installa dans le fauteuil en face du bureau. La pièce, baignée d'une lumière douce, reflétait celui qui l'occupait : ordonnée, rassurante, sans fioriture.

— Paige m'a beaucoup parlé de vous, dit Léonard, en consultant rapidement le dossier. Elle vous tient en très haute estime.

— Elle est précieuse, répondit Charles avec un léger sourire. Et sa fille... un vrai rayon de soleil.

Léonard sourit à son tour. Zoé n'était pas facile à oublier.

— Alors, racontez-moi un peu. Qui êtes-vous, Charles ? Qu'est-ce que vous voulez que je sache de vous, avant qu'on parle du reste ?

Charles marqua une pause, croisa les mains devant lui.

— J'ai quarante-quatre ans, je suis veuf depuis presque six ans. Père d'une petite fille, Rose, cinq ans. C'est... toute ma vie. Je dirige aussi une entreprise dans le secteur de la tech. Je travaille beaucoup, sans doute trop. Mais, jusqu'ici, j'ai toujours été en bonne santé.

Léonard hocha doucement la tête.

— Merci de me dire tout ça. Ça me donne déjà une bonne idée de votre parcours. Maintenant, si vous êtes d'accord, on va parler de ce qui vous amène.

Charles expliqua ses douleurs ; ce poids dans le ventre, la fatigue, la perte d'appétit. Trois mois que ça durait. Il avait d'abord cru au stress, mais rien ne passait. Et puis, il avait maigri. Six kilos envolés, sans vraiment s'en rendre compte.

Léonard écoutait sans l'interrompre, notant parfois un détail, mais surtout attentif à l'homme en face de lui.

— Je vais vous examiner, dit-il enfin.

Charles déboutonna sa chemise et s'allongea calmement sur la table. Les mains de Léonard parcoururent son abdomen, fermes, mais précises. Sous ses doigts, il sentit quelque chose d'anormal, une résistance trop dure pour être ignorée. Il fronça imperceptiblement les sourcils.

— Je préférerais qu'on regarde tout de suite à l'échographie. Vous êtes d'accord ?

— Bien sûr.

Ils passèrent dans la salle voisine. Léonard appliqua un peu de gel tiède sur la peau.

— Ça ne sera pas désagréable, dit-il pour détendre l'atmosphère.

Charles esquissa un sourire. L'écran s'alluma, dévoilant les contours mouvants de son foie. Des

zones claires, d'autres plus sombres, comme une toile abstraite.

— On dirait une œuvre d'art, murmura-t-il.

Léonard, lui, ne souriait plus. Ses yeux s'étaient figés. Il déplaça la sonde, revint en arrière, modifia l'angle. Toujours la même image. Une ombre. Puis une autre. Puis encore une. Elles apparaissaient comme des taches noires dans la clarté du tissu. Trop nombreuses. Trop évidentes.

Son souffle se suspendit un instant. Il connaissait ces formes. Pas besoin d'attendre un résultat pour deviner. Et pourtant, il ne pouvait rien dire. Pas encore.

Il coupa l'appareil, essuya doucement le gel et demanda à Charles de se rhabiller. Celui-ci obéit, jetant un coup d'œil à l'écran désormais noir. Il sentait, sans pouvoir le formuler, qu'un danger se dessinait.

De retour derrière son bureau, Léonard fit défiler les images une dernière fois. Chaque tache lui pesait comme un coup de marteau. Il inspira profondément. Comment annoncer l'indicible à un homme qu'il rencontrait à peine ? Devait-il parler franchement ? Préparer le terrain ? Attendre les examens complémentaires ?

Il releva enfin les yeux. Le moment était venu de choisir ses mots.

.../...